

Première Année

N° 6

Abonnement **Germinal**

paraissant au moins une fois par mois

L'éducation du Peuple

ET

L'Évolution intellectuelle et morale

PAR

Hector DENIS

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS



GAND

IMPR. SOC. COOP. VOLKSDRUKKERIJ, RUE HAUTPORT, 29

1904

Vient de paraître.

L'Armée aux Grèves

Grève Générale des Mineurs

par le lieutenant Z...

PRIX : 1 franc. En vente à la Librairie Centrale Socialiste
Rue Hautport, 29 Gand

EDITION GERMINAL

N° 6

L'éducation du Peuple

ET

L'Évolution intellectuelle et morale

PAR

Hector DENIS

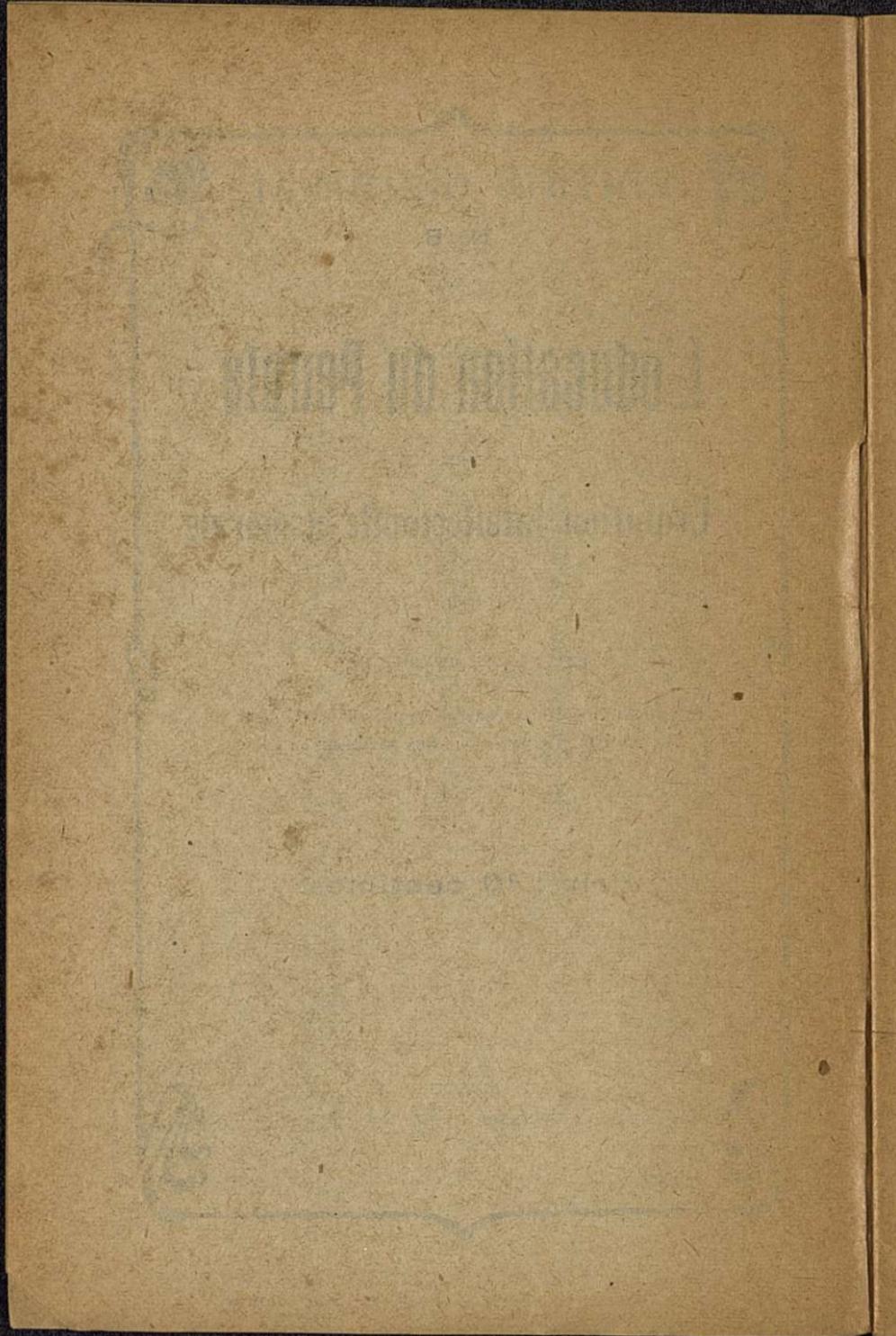
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ LIBRE DE BRUXELLES
MEMBRE DE LA CHAMBRE DES REPRÉSENTANTS

Prix : 10 centimes.

GAND

IMPR. SOC. COOP. VOLKSDRUKKERIJ, RUE HAUTPORT, 29

1904



L'Éducation du Peuple

ET

L'Évolution Intellectuelle et Morale

On n'élimine pas ce qu'on
remplace.

L'enfant appartient à l'homme
qu'il doit devenir un jour.

CH. POTVIN.

I

Le principe de la Révolution fondement de l'Éducation, la Tolérance

« Si nous décrétons l'Éducation, disait en 1793 un membre de la Convention nationale, nous aurons assez vécu. » L'organisation de l'enseignement public devait être ainsi le Testament de l'Assemblée Révolutionnaire, l'expression suprême de son action politique. Un autre conventionnel traduisait la même pensée au même moment en disant : « Voulez-vous donner de la stabilité à la République naissante et prouver au peuple que vous aimez l'égalité? Propagez les lumières. »

Les membres de l'immortelle assemblée eussent *assez vécu*, ils auraient eu le droit de s'endormir de l'éternel sommeil, la conscience apaisée, s'ils avaient assuré aux générations nouvelles l'héritage accumulé des siècles antérieurs, les trésors scientifiques, artistiques, et moraux, acquis par les ancêtres au prix de tant d'efforts,

s'ils avaient fixé dans les jeunes consciences qui s'épanouissaient au soleil de l'Egalité, les principes sociaux conquis par la Révolution, les gages d'institutions définitives, d'une civilisation résolument progressive. La Convention comptait assez de penseurs illustres et d'hommes d'Etat capables d'aborder le grand problème avec une assez large compréhension, pour légitimer d'aussi sereines espérances.

Qui donc embrassa le problème de l'éducation du peuple avec plus de génie que Condorcet, avec une plus noble audace, une plus grande largeur de vues que les Lakanal, les Lepelletier, les Daunou, les Bancal et tant d'autres?

On relit, aujourd'hui, après plus d'un siècle, avec une inexprimable émotion, les quatre mémoires du grand Condorcet sur l'instruction du Peuple, et son rapport suivi d'un projet d'organisation de l'Enseignement public, publié et déposé en 1792. C'est le plus admirable monument de l'éducation rationaliste que ce grand siècle nous ait livré. C'est déjà une expression mémorable de cette communion morale et intellectuelle dont vous faites en ce moment passer la touchante vision devant mes yeux, comme si vous entrouvriez l'avenir.

Quelle sublimité dans la conception du but assigné par lui à l'instruction du peuple! Elle est une vraie conspiration contre les inégalités de fait qui subsistent entre les hommes, alors même que l'égalité des Droits leur est garantie.

Elle réduit de plus en plus l'inégalité des esprits, elle efface les dépendances des plus humbles à l'égard des privilèges de l'instruction, elle fait reculer toutes les tyrannies, elle réalise une communauté intellectuelle et morale grandissante, fondée sur la raison, entre les membres de la société, elle permet à chacun d'accomplir avec le plus haut degré de puissance et de capacité, sa participation à l'œuvre collective, politique, sociale,

industrielle, économique, en un mot à la vie et au développement de l'ensemble, elle noue fortement le lien des générations, elle assure la perfectibilité indéfinie de l'esprit humain, elle prépare la société elle-même à accomplir la transformation de ses institutions d'une manière pacifique, normale, sans secousse, à mesure que les progrès de la science elle-même la rendront nécessaire.

Quelle largeur de vues et quelle savante ordonnance dans le plan d'organisation de cet enseignement ! Formant quatre degrés, de l'enseignement essentiel commun à tous les degrés accessible gratuitement à tous, il ne distingue nulle part l'homme de la femme devant le développement du savoir, il l'assure à l'un et à l'autre également. A chacun des degrés de cette hiérarchie des écoles, l'enseignement est encyclopédique, il comprend à la fois les sciences naturelles de plus en plus développées, les sciences morales et politiques, c'est-à-dire, qu'il façonne l'esprit individuel à l'image de l'Humanité même, la dépositaire du trésor accumulé, l'artisan perpétuel des progrès, des connaissances ; pour chaque génération, pour chaque classe sociale, ils s'étend à la vie entière de l'individu, car un enseignement complémentaire, vraie extension universitaire, est donné aux adultes de tout âge. Il réalise enfin l'union intime de l'enseignement scientifique et de l'enseignement professionnel et technique. Il communique au travail la puissance fécondante et émancipatrice de la science. Il n'est pas une de nos aspirations qui ne se dégage de ces Mémoires immortels.

Quand Condorcet eut achevé l'élaboration de ce plan de l'enseignement de la Révolution qui commande l'admiration des siècles, il écrivit ces paroles touchantes : « Longtemps j'ai considéré ces vues comme des rêves qui ne devaient se réaliser que dans un avenir indéterminé, et pour un monde où je n'existerais plus. Un heureux événement (c'est la Révolution de 1789) a tout

à coup ouvert une carrière immense aux espérances du genre humain : un seul instant a mis un siècle de distance entre l'homme du jour et celui du lendemain... Dans un temps de trouble ce réveil n'eût duré qu'un moment; fatigués de leur indépendance, ils auraient cherché dans de nouveaux fers un sommeil douloureux et pénible; dans un siècle de lumières ce réveil *s'era éternel*. Le seul souverain des peuples libres, *la Vérité*, dont les hommes de génie sont les ministres, étendra sur l'univers entier sa douce et irrésistible puissance; par elle, tous les hommes apprendront ce qu'ils doivent vouloir pour leur bonheur, et ils ne voudront plus que le bien commun de tous. Aussi cette révolution n'est-elle pas celle d'un gouvernement, c'est celle des opinions et des volontés; ce n'est pas le trône d'un despote qu'elle renverse, c'est celui de l'erreur et de la servitude volontaire; ce n'est point un peuple qui a brisé ses fers, ce sont les amis de la raison, chez tous les peuples, qui ont remporté une grande victoire, présage assuré d'un triomphe universel » (1).

Je vous cite ces admirables lignes, je me reporte au début de mon discours vers cet effort, l'un des plus grands de toute l'Histoire, eu faveur de l'émancipation humaine, parce qu'il nous fera mieux comprendre la grandeur des problèmes qui nous restent à résoudre.

Quelles générations le XIX^e siècle n'eût-il pas vues se développer, depuis lors, si l'œuvre de la Révolution avait été même imparfaitement accomplie. Quelle puissance incomparable les travailleurs associés ne réuniraient-ils pas aujourd'hui! Que de résistances et d'obstacles à la solution pacifique, méthodique, rapide du problème social ne seraient pas aujourd'hui paralysés

(1) Mémoire sur l'instruction publique. Œuvres IX, p. 383.

et refoulés non seulement en dehors du peuple, mais au sein du peuple lui-même ?

Hélas ! au début du XX^e siècle, quelle serait l'amertume de cet interprète illustre de la Révolution française, s'il avait à recueillir avec nous le témoignage de ce *Réveil éternel* que sa grande âme avait salué ; s'il recherchait avec nous la trace de ce *triomphe universel* de la Raison, chez un peuple où cent mille enfants ne reçoivent aucun enseignement, où de ceux qui reçoivent l'enseignement primaire, la plupart sortent de l'école avant d'avoir atteint le début d'une véritable culture scientifique, où enfin l'Eglise, l'implacable adversaire de la Révolution, avec la tendance dominatrice de tout pouvoir qui se croit détenteur de la vérité absolue, a ressaisi le gouvernement spirituel de la société, et la direction de l'éducation du peuple ?

Dans le péril immense qui nous entoure de toutes parts, le devoir impérieux de tous les nobles cœurs que le développement rationnel des générations nouvelles préoccupe, est d'aller aux principes dirigeants de notre action, qui doivent nous faire ressaisir l'œuvre de la Révolution et lui donner un épanouissement digne des lumières du XIX^e et du XX^e siècles.

Et d'abord, Condorcet avait fondé l'enseignement rationnel de la jeunesse sur la Tolérance. C'était la conséquence naturelle de la Déclaration des Droits de l'homme, évangile de la Révolution française, qui plaçait le fondement indestructible du Droit dans la nature humaine. Tout homme a le droit imprescriptible de choisir et de manifester ses croyances. L'égal respect de toutes les croyances individuelles placé à la base des institutions sociales, avait pour corollaire la séparation complète de la morale, et des principes de toute religion particulière : « La constitution, disait Condorcet, dans son magnifique langage, ne permet point d'admettre dans l'instruction publique un enseignement qui, en repoussant les enfants d'une partie des citoyens, détrui-

rait l'égalité des avantages sociaux, et donnerait à des dogmes particuliers un avantage contraire à la liberté des opinions. »

Il semble que ces paroles aient été écrites pour le législateur rétrograde, auteur de notre loi scolaire. La loi belge assujettit la morale à la Religion : elle interdit tout enseignement régulier de la morale qui n'est pas fondé sur les principes et sur les sanctions de la Religion.

Voici des enfants réunis à l'école sous un maître tolérant : étrangers à nos divisions de croyances et de doctrines, ils vivent dans cette communauté fraternelle qui prépare une société basée sur le respect mutuel des opinions.

Vient le prêtre armé de la loi. La communauté fraternelle se rompt, elle se divise en croyants et en incrédules, les uns reçoivent un enseignement moral régulier, les autres un enseignement moral épisodique, fragmentaire, jugé bon, tout au plus, pour ceux-là qui ne s'inspirent que de l'Humanité. Ce déchirement est à tel point monstrueux qu'un grand nombre de mères, car ce sont les mères qui ont surtout été la voix de l'Humanité, se sont refusées à livrer leurs enfants à l'enseignement religieux, en les arrachant à la communauté fraternelle de tous. A Bruxelles, plus de quatre-vingts enfants sur cent sont soustraits à l'enseignement religieux. Ces pauvres femmes avec leur simplicité, leur ignorance, leurs préjugés, sont, moralement, infiniment au dessus de cette théocratie audacieuse et de ces politiciens qui servent son entreprise de domination, de division, de dissolution de la société humaine.

Cette loi est un attentat aux principes les plus essentiels des sociétés modernes, qui nous viennent de la Révolution française, et dont vivent nos sociétés civilisées. Elle crée une inégalité des consciences, elle pénètre avec effraction dans la conscience individuelle, en l'obligeant à se déclarer favorable ou contraire à

l'enseignement de la morale religieuse ; le droit de la conscience est à tel point de n'avoir pas à répondre à une interpellation légale, de rester un asile inviolable, de garder une complète autonomie, que toutes les églises protestantes de Belgique, quelles qu'elles soient, se sont, à leur honneur, refusées à participer à l'application de cette loi. Les instruments de la théocratie catholique ont rétrogradé jusqu'au XVI^e siècle ; en dépit de leur jactance, ils n'ont pas, à leur confusion éternelle, même réussi à réaliser l'unité de la chrétienté. Elle est plus divisée que jamais.

Mais plus encore : cette chose sacrée, si lente à venir⁴ si menacée par les passions et par les égoïsmes, cette communauté morale humaine que les progrès de la tolérance dégagent peu à peu, à travers nos antagonismes de doctrines et d'intérêts, le fanatisme l'a ébranlée en offensant l'Humanité elle-même, en la décourant d'impuissance à trouver dans sa nature les lois de la direction de sa conduite.

Cependant, nous ne sommes pas au terme de nos épreuves. D'une part, les gages donnés à la domination de l'Eglise, par la loi, semble encore insuffisants aux fanatiques qui rêvent de théocratie. Même sous le régime actuel, il suffit d'un enfant dissident dans une école, pour assurer la neutralisation de l'enseignement autre que l'enseignement de la religion même. C'est là ce qui inquiète, c'est ce à quoi on veut soustraire tous les enfants croyants, pour rendre confessionnel leur enseignement tout entier.

C'est pourquoi on se prépare à nous soumettre, comme des âmes viles, à des expérimentations nouvelles. On a conçu le plan de partager tous les subsides entre toutes les écoles libres et publiques, en raison du nombre de leurs élèves. C'est par là que l'on parviendra à isoler de tout contact, même du contact de la science pure de toute imprégnation des dogmes religieux, le plus grand nombre possible d'enfants croyants. Pour y

atteindre, on devra concéder aux incroyants le droit d'enseigner dans leurs écoles une morale indépendante; c'est là l'acte de soumission devant la pensée moderne, mais on ne s'humilie que pour mieux dominer; *omnia serviliter pro dominatione*. Dans la lutte manchestérienne qui va s'engager dans les conditions réglées par la loi, et appliquées par le gouvernement conservateur, on espère bien que l'Eglise sera le pot de fer. Mais ici nous n'avons à toucher à ces projets qu'au point de vue de la communauté morale entre les enfants, entre les hommes. Qui ne voit que nous allons à des déchirements, à des isolements de plus en plus profonds! Etant reconnu que la religion divise, au lieu de l'écarter, on écarte des branches obligatoires de l'école, la morale qui doit tout unir : l'Etat, c'est-à-dire le représentant de la société même, dans l'unité de sa constitution et de sa vie, est destitué de toute immixtion directe dans l'enseignement moral, qui est précisément à la base de cette constitution et l'essence de cette vie; et il va, réduit au rôle de donneur de subsides, marquant les points dans la lutte sociale, livrant aux hasards de leurs antagonismes tous les éléments des générations nouvelles, sans qu'ils aient conservé aucune communauté quelconque dans leur enseignement, aucune préparation commune à la vie sociale.

On frémit en pensant aux générations de sectaires fanatiques qu'un tel déchirement scolaire produirait, combiné avec la vaste organisation d'associations économiques, confessionnelles de toute nature. L'anti-sémitisme nous en donne à peine l'idée.

C'est ainsi que l'histoire inexorable nous fournit encore la démonstration, que les pires révolutionnaires, ce sont les partis rétrogrades avides de domination. C'est pourquoi l'un de nos impérieux devoirs est de revenir à la pensée bienfaisante des philosophes de la grande Révolution. C'est de poursuivre dans les Ecoles publiques l'enseignement régulier et complet d'une morale déga-

gée de tout dogme religieux, fondée, comme le voulait Condorcet, sur nos sentiments naturels, sur la raison, sur les conditions d'existence de la société et nos rapports avec elle. Là seulement, sur des fondements purement humains, s'édifie une communauté morale inébranlable.

Elle réalise, dès l'enfance, l'expression la plus haute, la plus pure de l'immanente justice, le respect de l'homme dans le plus admirable de ses attributs : la pensée.

Par là, uniquement, nous pouvons enrayer non seulement les entreprises de la Théocratie, mais le scepticisme moral qui nous envahit, mais la dissolution morale qui nous menace, et qui deviendrait inévitable partout où l'on aurait fait reposer la règle inflexible et permanente des droits et des devoirs entre les humains, sur des dogmes chancelants, ébranlés par tous les progrès de la science, compromis par toutes les défections. Tout nous annonce aujourd'hui que les dogmes absolus sont devenus une base trop étroite et trop fragile pour l'Humanité.

C'est ainsi que l'Eglise, soit qu'elle subordonne, par l'autorité de la loi, la morale à la Religion, soit qu'elle isole les croyants dans l'organisation de l'enseignement, n'est plus qu'un facteur de nos lamentables antagonismes, impuissante à réaliser l'unité des intelligences et des consciences, retardant ou contrariant par ses entreprises rétrogrades la marche normale de l'Humanité. L'avenir s'annonce terrible, si nous ne réussissons à assurer au dessus d'elle une communauté morale et sociale inébranlable, indépendante de tous les dogmes et cimentée par la tolérance. L'organe nécessaire de cette évolution morale, c'est le peuple, comme aux premiers temps du Christianisme. C'est à lui à rendre pacifique, irrésistible, féconde, une transformation nécessaire, seule propre à mettre un terme à notre anarchie morale et sociale.

II

La Communauté intellectuelle, la Science et la Systématisation des Sciences

L'unité morale, consacrée par la tolérance, est inséparable de l'unité intellectuelle basée sur la science. Ici nous avons, c'est un second devoir, à développer l'esprit scientifique, et la conception scientifique du monde chez nos chers enfants. Aussi l'œuvre à accomplir est elle immense dans un pays où une loi, vrai défi aux lumières du XIX^e siècle, rend la religion obligatoire, en évitant de rendre même les éléments des sciences naturelles obligatoires, et où l'insuffisante durée effective moyenne des écoles primaires fait, de la culture vraiment scientifique, à peu près une illusion pour un nombre énorme d'enfants.

Là même où les méthodes sont rationnelles, cette seule considération suffirait pour décréter l'enseignement obligatoire. Sans lui, les enfants, même en acquérant les rudiments des connaissances, seront pour la plupart bannis de la vie scientifique moderne. Quand je compare notre loi scolaire au plan sorti du génie de la Révolution, quand je songe à l'indifférence que son application rencontre trop souvent dans le peuple, je ne sais où cacher ma douleur et ma honte.

Dans cette partie de notre œuvre, nous avons une faiblesse en moins que les philosophes du XVIII^e siècle et de la Révolution et nous avons une force en plus. La faiblesse en moins la voici : Les Religions leur apparaissaient « comme l'invention de prêtres subtils, ou de princes avisés subjuguant par la superstition des peuples crédules » (1) : ils les combattaient comme des choses venues du dehors de l'Humanité, ayant toujours été sys-

(1) Littré.

tématiquement pour elle des obstacles à ses progrès, n'ayant jamais eu qu'une action négative sur l'Humanité.

C'est pourquoi ils attaquaient trop souvent ces doctrines, leurs dogmes, leurs rites, leur culte, leurs symboles par l'ironie cruelle, le sarcasme, l'injure, l'outrage même. Ils heurtaient ainsi injustement les consciences des croyants, leurs sentiments les plus intimes, et aboutissaient en outre au résultat d'exalter le zèle religieux. La critique moderne, qui nous transporte bien au delà de la philosophie du XVIII^e siècle, démontre aujourd'hui que les religions sont des étapes que l'esprit humain a suivies, que ce sont des institutions naturelles qui ont eu leur part indispensable et féconde dans notre histoire, qu'elles viennent du dedans de l'Humanité et non du dehors, liées au développement de son mode de penser et de sentir. C'est tout ce fondement humain qui doit les soustraire pour jamais à des procédés de lutte qui révoltent les consciences.

Pour les esprits positifs du XX^e siècle, les religions sont simplement des institutions humaines, qui prolongent leur influence sociale et politique, longtemps après que leur rôle a cessé d'être socialement nécessaire, efficace et salutaire. C'est pourquoi on doit poursuivre l'élimination définitive des religions sans violenter, sans outrager les consciences. La science, fille de la philosophie, est petite-fille elle-même de la théologie. On ne mord pas plus le sein de son aïeule que l'on ne mord le sein de sa mère. Mais l'homme adulte se soustrait à leur direction. Ici nous apparaît la force que nos pères de la Révolution avaient en moins que nous.

C'est que d'après l'Évolution historique de l'esprit humain, en vertu d'une loi naturelle, mise en lumière aujourd'hui, l'explication religieuse des choses, des événements, des phénomènes, précède leur explication scientifique, et que partout, elle fait invariablement place à l'interprétation scientifique; l'imagination de

l'homme demande d'abord l'explication des faits à des volontés surnaturelles, et, finalement, sa raison la demande aux conditions naturelles observables dans lesquelles ils se produisent. Notre illustre Houzeau l'a montré, par l'histoire de l'astronomie, dans tous les pays : l'imagination a vu d'abord, dans les éclipses, un dragon dévorant la lune et le soleil; dans les taches de la lune, elle a vu des nuages fantastiques, elle a animé les astres, elle en a fait des Dieux.

C'est après une lente et, aujourd'hui, éclatante évolution, que l'astronomie définitivement scientifique est non seulement devenue un ensemble de faits exactement observés, mais ces faits sont reliés entre eux par une loi générale exprimant les relations universelles qu'ils ont entre eux. Ce qui est vrai pour l'astronomie est vrai pour toutes nos connaissances. L'un des plus grands penseurs modernes, A. Comte, l'a puissamment établi; et sous nos yeux mêmes, nous voyons les connaissances qui se rapportent le plus directement à l'homme, aux sociétés humaines, passer définitivement du mode d'explication surnaturel au mode positif. Les Dieux sont devenus la vie, dit notre poète Maeterlinck, dans son admirable langue.

La foudre a cessé d'exprimer la colère céleste, elle est devenue l'électricité.

« Ce que les peuples primitifs ont cherché, a dit Guyau, en imaginant les diverses religions, c'était déjà une explication, et l'explication la moins étonnante, la plus conforme à leur intelligence encore grossière, la plus rationnelle *pour eux*. Il était infiniment moins merveilleux, pour un ancien, de supposer le tonnerre lancé par la main d'Indra ou de Jupiter que de le croire produit par une certaine force appelée électricité. Si donc la science consiste à lier les choses entre elles, on peut dire que Jupiter ou Jehovah étaient des essais de conceptions scientifiques. C'est maintenant qu'ils ne le sont plus, parce qu'on a découvert des lois naturelles et

régulières qui rendent leur action inutile. Quand une besogne se fait toute seule, on renvoie l'employé par qui on la faisait faire, mais il faut se garder de dire qu'il ne servait à rien auparavant, qu'il était là par caprice ou par faveur. Si nos dieux ne semblent plus maintenant que des dieux honoraires, il en était tout autrement jadis. Les religions ne sont donc pas l'œuvre du caprice : elles correspondent à cette tendance invincible qui porte l'homme à se rendre compte de tout ce qu'il voit, à se traduire le monde à soi-même » (1).

La science sociale nous en fournit l'exemple le plus frappant.

Ouvrez le discours de Bossuet sur l'histoire, et vous verrez la place que Dieu occupe dans les événements qui ont amené la fondation et la destruction des empires. Ouvrez un traité de sociologie moderne, dans chacun d'eux, Dieu aura été, suivant le mot de P. Laffitte, reconduit aux limites du domaine de l'observation, qui recule sans cesse dans le lointain du passé. L'interprétation surnaturelle des phénomènes sociaux subsiste pour les âmes croyantes, que l'ironie ne vaincra pas, qui invoquent comme les Boers, par exemple, l'aide du Dieu muet et sourd pour sauver leur indépendance, ou qui célèbrent, comme les Anglais, le même Dieu sourd et muet pour la honteuse victoire qu'ils ont remportée, alors que les uns et les autres subissent l'action des causes générales qui ont développé l'effroyable courant d'impérialisme, et que la science met seule en lumière, alors surtout que par une admirable contradiction, les Boers s'en sont rapportés en fait à leur vaillance pour défendre leurs droits.

Eh bien, c'est dans ce cours irrésistible de la pensée humaine qu'est le gage de notre triomphe définitif. Nos adversaires, par leurs lois arbitraires, attentatoires à la conscience, ne font que galvaniser une puissance spi-

(1) GUYAU. L'irréligion de l'avenir, p. 22.

rituelle, devenue un redoutable obstacle à la constitution d'une véritable unité intellectuelle et morale parmi les hommes, c'est-à-dire à l'expression la plus haute du progrès, et qui doit inéluctablement céder devant la science. Mais quelle que soit notre indignation, nous ne songerons pas à vaincre par la violence ou la force. C'est que le suprême combat doit être livré au sein des esprits eux-mêmes, et que les esprits ne peuvent être vaincus que par les lois logiques de leur propre constitution. Mais, par cette victoire, se réalisera aussi l'unité intellectuelle de l'Humanité vainement poursuivie par les Religions, et qu'aucune d'elles ne pourrait atteindre pendant un moment fugitif qu'au prix de flots de sang.

La science, pour réaliser son empire accepté, ne fera appel qu'aux lois de notre esprit, parce que notre raison individuelle cède sans contrainte extérieure devant la démonstration, devant la preuve, parce que les méthodes scientifiques soustraient toute raison individuelle à la domination d'une autre raison individuelle, parce que l'autorité souveraine appartient en dernier ressort aux faits bien observés. Ainsi, se formera la vraie catholicité, la vraie unité intellectuelle.

« Puisque la Religion, a dit A. Fouillée, dans un admirable livre sur la Réforme de l'Enseignement par la Philosophie, puisque la Religion, cette philosophie mythique et symbolique, va s'affaiblissant et diminuant d'influence, le devoir des peuples est d'y substituer progressivement le culte rationnel et philosophique des idées. »

L'enfance étrangère, et qui doit rester étrangère, dans l'Ecole, aux controverses religieuses, devra être fortement initiée à la communauté spirituelle définitive par le développement graduel de l'esprit scientifique. Rien ne peut légitimement y porter obstacle, pourvu que l'on ait l'inflexible réserve de ne pas proposer à l'enfance des hypothèses scientifiques comme des vérités démontrées.

Il faut développer par dessus tout l'esprit d'observation, les procédés méthodiques d'investigation chez les enfants, et les élever à cette notion dominante *de loi dans les faits* observés — c'est-à-dire que tout *fait observable est amené d'une manière constante par d'autres faits, est lié à d'autres faits par des rapports invariables*. C'est la conquête décisive de l'esprit positif sur les conceptions théologiques du monde, qui en interprètent les événements par des causes surnaturelles et volontaires.

Et c'est aussi, comme l'a remarqué A. Fouillée, ce qu'il y a de vraiment éducateur : « La vraie valeur libérale des études scientifiques est là, a-t-il dit justement; elles doivent nous donner une idée de l'univers et de ses grandes lois, de ce que les anciens appelaient le Cosmos » (1).

L'enfant est loin d'être réfractaire à la recherche des lois de la nature, mais il faut éveiller en lui la curiosité scientifique, et la satisfaire par les voies les plus simples et les plus convaincantes. Nous sommes loin dans notre enseignement primaire, d'avoir toujours atteint ce résultat.

Il arrive souvent que les expériences scientifiques faites devant l'enfant, le frappent surtout par un appareil merveilleux qui rapproche la science du miracle. S'il faut donner un aliment à l'imagination enfantine, il faut surtout amener la raison enfantine à l'enchaînement naturel, constant, invariable des faits qu'on livre à son observation. Il faut partir des lois les plus simples pour s'élever par degrés à de plus complexes. Ce qui éveillerait la curiosité scientifique au plus haut degré, ce qui familiariserait le plus avec les méthodes, ce serait de reconstituer pour les enfants, expérimentalement, les découvertes scientifiques qui par leur simplicité leur seraient accessibles, de faire revivre pour les

(1) L'enseignement au point de vue national, p. 98.

enfants les moments d'une fécondité immortelle de la vie des grands hommes.

Il ne serait pas impossible, par exemple, de reconstituer pour l'enfance avec leur profond enseignement scientifique, quelques-unes des expériences physiques d'un Archimède, d'un Galilée, d'un Newton, d'un Franklin, d'un Galvani, d'un Volta, quelques-unes des expériences chimiques d'un Scheel, d'un Lavoisier, d'un Davy, même des expériences biologiques très simples d'un Harvey, sur la circulation du sang.

Je pense que les lois sociologiques mêmes ne leur seraient pas inaccessibles : il n'est pas impossible de les faire pénétrer, par exemple, dans les préoccupations d'un Quetelet sur la constance des faits d'ordre moral à travers un siècle, tels que le mariage, le crime, le suicide. Les courbes qui en expriment la marche, et que j'ai souvent tracées, pour illustrer la pensée de Quetelet, ne sont pas inintelligibles à des enfants, et elles traduisent les lois empiriques du monde moral, la marche de ces faits moraux.

Une fois en possession de *lois* scientifiques, il faut développer sa prévision scientifique, lui faire prévoir par degrés les faits qui se produiront, certaines conditions étant données, et de cette prévision scientifique, le conduire naturellement à conjurer certains effets défavorables, à atteindre certains résultats favorables.

Savoir pour *prévoir*, afin de *pourvoir*, formule admirable qui traduit toute la fécondité de la science, toute sa puissance émancipatrice vis-à-vis de la Théologie, car c'est l'élimination complète du miracle, de l'intervention volontaire et arbitraire d'une puissance surnaturelle.

Les progrès de la science et des méthodes modernes permettent de faire saisir directement et aisément des vérités scientifiques décisives, qui ont révolutionné la pensée humaine et qui ont été très difficiles à établir. Imaginez que dans chaque village il y ait aujourd'hui,

dans un édifice public, un pendule de Foucault; ce pendule permet, par les changements lents et continus dans le plan de ses oscillations, de constater directement le mouvement de la terre.

Eh bien, qu'on rattache aux yeux de l'enfant de 13 à 14 ans, cette démonstration d'un si profond intérêt, à la destinée tragique de Galilée qui ne pouvait donner la preuve aussi directe du mouvement de la terre. Qu'on rappelle, non les tortures physiques, mais les tortures morales de Galilée; qu'on rapproche de la science la sentence du Saint-Office, consacrant des erreurs énormes; qu'on marque la confusion de l'esprit dogmatique devant l'expérience; qu'on signale la Révolution formidable que la nouvelle conception du monde devait accomplir dans les esprits après Galilée, en renversant complètement la place que l'on avait assignée à la Terre dans le système du monde. Rien de cela n'est impossible.

La connaissance générale de la loi scientifique, la connaissance des lois de diverses classes de phénomènes spéciaux doivent conduire peu à peu à l'enchaînement systématique des phénomènes et des lois de l'Univers.

Non seulement les grandes préoccupations du Cosmos ne doivent pas rester étrangères aux élèves de l'enseignement primaire, mais il est nécessaire qu'ils embrassent dans ses lignes essentielles, la conception positive du monde, de l'homme, des sociétés humaines.

L'enseignement de la Révolution était déjà encyclopédique, embrassant les sciences physiques et les sciences morales; il n'est pas au XIX^e siècle de conception vraiment philosophique de l'enseignement du peuple qui n'ait à un plus haut degré encore ce caractère.

Telles les admirables conceptions de A. Comte, auxquelles de savants pédagogues, comme A. Bertrand,

ont donné dans des travaux récents leur large adhésion (1).

De grandes synthèses scientifiques se constituent d'elles mêmes, sans recours nécessaire aux hypothèses dont l'exposé n'appartient pas à l'éducateur des enfants; quelle conception synthétique plus puissante que celle de la circulation de la matière qui s'accomplit entre le règne minéral, le règne végétal, le règne animal! Les lois des phénomènes physiques et chimiques s'y associent aux lois des phénomènes vitaux, et le lien même de la science sociale avec la Biologie est directement saisi dans les bases scientifiques de l'agriculture. Des savants, comme M. L. Errera, ont réussi à les rendre admirablement populaires (2). Vous concevrez maintenant vous mêmes comment une vue élémentaire d'ensemble de la philosophie des sciences n'est pas impossible, même dans les écoles.

En effet, les faits de la vie des Sociétés humaines sont soumis à des lois qui leur sont propres; ils impliquent la coopération incessante à la vie collective et au mouvement de l'histoire, de toutes les générations humaines éteintes et du nombre immense des individualités vivantes. Voilà le domaine de la sociologie ou science sociale.

Mais ces faits sociaux dérivent du concours de deux facteurs irréductibles : la Nature, le milieu extérieur au sein de laquelle ils s'accomplissent, l'homme qui en est l'agent. Or c'est précisément là ce qui soumet les faits sociaux à un vaste système de lois, qui vont en s'enchaînant, jusqu'aux lois les plus simples et les plus générales des faits observables.

Le milieu extérieur, la Nature, ce sont toutes les existences organisées et inorganiques : il suit de là que

(1) Voir ses très beaux livres sur *l'Enseignement Intégral*, et *Problèmes Sociologiques*, G. Degreef.

(2) V. Les bases scientifiques de l'agriculture, par Leo Errera.

les faits sociaux sont soumis, au moins indirectement, à toutes les lois qui régissent les êtres vivants, à toutes les lois qui régissent le monde inorganique terrestre, et comme la terre n'est qu'un élément du système planétaire, ils sont soumis à la loi qui régit le système céleste tout entier, enfin à toutes les lois plus simples encore du nombre, de l'étendue, du mouvement. L'homme, à son tour, agent des faits sociaux, subordonne ces faits sociaux aux lois qui régissent l'activité intellectuelle et volontaire de l'être humain, et à toutes celles qui régissent les êtres vivants.

Il suit de là que l'explication dernière des faits sociaux, de la vie et du progrès des sociétés humaines, renferme toutes les lois de l'Univers. La science de l'Humanité a pour éléments constitutifs toutes les autres sciences, et l'on pourrait aller jusqu'à dire qu'il n'y a qu'une seule science, celle de l'Humanité.

C'est cette conception grandiose à laquelle je voulais vous amener et que l'on peut ébaucher chez l'enfant. Et c'est là ce que la science et la philosophie opposeront avec une force de plus en plus irrésistible à la conception du monde, de l'Humanité proposée par les Religions. Par là le temps réalisera cette devise, espoir de la pensée libre : On n'élimine que ce que l'on remplace.

Ce jour-là, la Religion sera à jamais vaincue socialement, elle aura pour refuges les consciences individuelles, asiles sacrés, inviolables.

III

La Solidarité et la Communauté sociale

C'est par cette conception sociale du monde que nous sommes menés à un nouveau grand devoir.

La charité chrétienne a sa grandeur et sa sublimité, mais la communauté sociale qu'elle crée se réalise en

Dieu et par une commune soumission à Dieu; Dieu est l'intermédiaire entre l'Homme et l'Homme, et la charité perd tout ce que nos antagonismes religieux absorbent de nos énergies morales. La communauté morale future se réalisera sans l'intermédiaire divin; son unité sera dans la notion de l'Humanité même, l'ensemble des générations dans leur concours et leur continuité toujours présentes dans la pensée et dans l'action; la place que prendra l'Humanité, la dignité qu'elle revêtira aux yeux de l'individu, les sentiments désintéressés et purgés d'égoïsme et de préoccupations personnelles qui nous y attacheront grandiront à mesure qu'elle sera mieux comprise et qu'elle se dégagera de cette dépendance divine. Elle deviendra peu à peu, pour l'individu, une fin inséparable de sa fin personnelle. Elle gagnera tout ce qui rayonnait vers les cieux de nos sentiments moraux.

La victoire de l'éducation moderne doit être dans la preuve que les sentiments désintéressés prennent une place prépondérante dans l'être humain, et dans l'expansion de ses sentiments.

Le gage décisif d'une communauté morale humaine, stable, c'est d'abord de développer chez les enfants, le sentiment de la solidarité humaine sous ses formes nombreuses et sublimes. Allez interroger avec eux les stations des bords de la Meuse, où l'on a recueilli les traces de l'homme contemporain des grands pachydermes. Nous pouvons reconstituer les anneaux qui relient nos civilisations avancées à ces premières ébauches de la culture humaine: des générations innombrables, ont accumulé leurs efforts, pour faire de nous ce que nous sommes, pour adoucir nos mœurs, élever notre pensée, développer l'efficacité de notre travail, de notre puissance sur la nature, pour développer en nous un idéal humain qui est à une distance incalculable de la brutalité de nos ancêtres. En nous reportant ainsi dans le passé, chacun sent qu'il porte

en lui quelque chose de l'immensité du labeur, du sacrifice, et de la souffrance des ancêtres. L'enfant est préparé à comprendre cette forte parole d'Aug. Comte : « L'Humanité se compose de plus de morts que de vivants », et cette autre du même penseur : « L'individu n'est rien que par l'Humanité ».

« Quand j'allume ma lampe, dit Payot, pour le travail du matin, je ne puis songer sans éprouver une émotion singulière aux millions de prêtres, de savants, de poètes, de philosophes, qui depuis six ou sept mille ans ont allumé la leur au petit jour pour s'efforcer d'augmenter notre pouvoir sur la nature et sur nous-mêmes, pour élargir notre intelligence, pour ajouter au trésor de plus en plus riche de nos sentiments, et des beautés qui nous sont révélées autour de nous ». Il faut lire tout son beau livre (1).

Ce ne sont pas seulement ces travailleurs de la pensée, dont parle Payot, mais les plus humbles manœuvres qui ont collaboré à l'œuvre de la civilisation humaine; Renan, dans son admirable livre sur *l'Avenir de la Science*, rappelle que le plus humble paysan qui n'a eu que deux pas à faire de sa cabane au tombeau, vit comme nous dans ce grand nom immortel de l'Humanité, et qu'il a fourni sa petite part à cette grande résultante.

La solidarité nous lie au présent comme au passé. Il suffit que l'attention de l'enfant soit éveillée sur les objets de sa consommation journalière, les vêtements qu'il porte, le pain qu'il mange, pour qu'il entrevoie les chaînes sans fin des collaborations inconnues qui courent chaque jour à la satisfaction de ses besoins.

Nous nous sentons ainsi de plus en plus profondément les débiteurs de cette existence collective, que forment toutes les générations successives, et qui se pro-

(1) L'éducation morale de la Démocratie.

longe au-delà de la vie de chacun, dans les profondeurs insondables de l'avenir. Mais la solidarité a d'autres aspects profonds et tragiques.

Sans doute les nombreux enfants qui croupissent dans la misère et l'ignorance, et dont aucune instruction n'a dissipé jusqu'ici, et ne dissipera peut-être les ténèbres intellectuelles, l'écolier pauvre qui mal vêtu et mal nourri, ne recueille qu'une faible partie de son enseignement, tous ceux-là vous répondraient avec amertume si vous alliez leur parler de leur dette envers l'Humanité. Eux aussi connaissent la solidarité humaine, mais c'est par le contre-coup qu'ils subissent des fautes, des crimes, des exploitations, qui ne sont point leur œuvre.

Notre immortel compatriote A. Quetelet a peint en traits terribles cette solidarité dans le mal et la honte, quand il a dit que c'est la société qui arme elle-même le bras du criminel. Nous sommes donc solidaires dans le bien et le mal, artisans inconscients, victimes imméritées des fautes collectives.

Mais précisément, de toutes ces influences sociales, de tous ces liens de solidarité passive, qui nous lient les uns aux autres, il se forme une solidarité active dans laquelle l'individualité de chacun de nous ne se sépare plus de celle des autres.

Chacun de nous acquitte sa dette envers la société en l'idéalisant, en la purifiant, en la rendant meilleure, mieux éclairée, plus heureuse, et dans cette société idéale qu'il poursuit au delà de la société présente, il confond son bonheur avec celui des autres, et s'identifie avec quiconque souffre de l'injustice, de la misère, de l'ignorance, pour que chacun s'élève au même idéal de justice, de bien-être. C'est là, la direction morale qu'il faut donner à l'enfance. La justice est donc l'expression fondamentale de la solidarité *active*, mais nos sentiments désintéressés dépasseront de plus en plus la justice même.

Nous sommes si voisins des temps nouveaux dans l'ordre moral, que tous les grands travaux des pédagogues et des sociologues modernes sont pleins de cet enseignement que Comte a résumé dans la belle devise : Vivre pour autrui.

« Faisons sentir à l'enfant, dit Alfred Fouillée, que l'homme idéal et vraiment moral est celui qui agirait toujours d'après ce principe de solidarité sans limites, fondé sur la raison même : Je ne puis être pleinement heureux que si tous les autres sont heureux ; je ne puis vraiment aimer les autres, que si à force de leur faire du bien je me fais aimer d'eux. »

Il faut que cet enseignement pratique de solidarité soit partout, dans la vie infantine. La loi sur l'enseignement primaire de la Révolution française, citée par Payot, ordonnait de faire visiter les hôpitaux aux enfants. Il faut qu'ils entrent partout, suivant son vœu, en contact avec la vie, que partout cet enseignement de solidarité pratique éclate à leurs yeux. On les affilie, par exemple, à des mutualités sclaires ; il faut ce grand enseignement que l'assurance contre les risques de la vie n'est pas seulement une œuvre de prudence individuelle, d'égoïsme éclairé, mais de solidarité.

On ne s'assure pas seulement pour soi, mais on s'assure pour que l'assurance soit efficace pour les autres ; tel est le sens profond de la loi des grands nombres ; et si l'on hésitait, par calcul personnel, à s'assurer, le devoir de solidarité commanderait encore et souverainement de le faire. Et ce qui est vrai de l'assurance, est vrai de toutes les formes d'associations. Puissent les enfants des travailleurs ne le méconnaître jamais, si leurs pères l'oublient trop souvent !

Telle est la nécessité du développement de ce sentiment désintéressé qu'un savant moderne, Izoulet, va jusqu'à comprendre qu'on supprime, dans l'enseignement de l'enfant lui-même, la lecture et l'écriture,

pourvu qu'on conserve la leçon de solidarité humaine (1).

On ne peut assez approfondir les leçons de la solidarité humaine. St-Paul disait que l'homme qui ne croit pas à l'autre vie se livrera à tous les débordements. Il voyait chez l'indinidu la prédominance des passions égoïstes; et dans la terreur que l'Eglise inspire par l'Enfer, dans l'attrait qu'elle donne aux récompenses éternelles, elle agit, en dernière analyse, sur les sentiments personnels et intéressés de l'homme pour assurer sa moralité. Elle propose, en définitive, le salut personnel comme but final de l'activité morale.

C'est le salut de l'humanité qui survit à chacun de nous, c'est-à-dire que sa dignité, son harmonie, sa beauté, sa justice, son bien-être vont devenir le but final de l'activité individuelle. C'est ainsi qu'une Révolution morale se consommera par la victoire suprême des sentiments désintéressés sur l'égoïsme. Vous dites que, sans les récompenses et les peines futures, je me livrerai à toutes les basses passions? Ecoutez la réponse de la solidarité. Les générations futures sont liées à la nôtre par une solidarité non seulement morale mais physique; l'hérédité en est l'expression même. Si je m'abandonne au désordre, à la débauche, à l'ivrognerie, au crime, mes descendants en porteront l'effroyable stigmat. Je puis, dès à présent, me représenter cet effet de la solidarité physique; et la crainte d'un mal irréparable, pour des victimes innocentes, m'arrêtera plus puissamment que celle de l'Enfer pour moi. *L'irréparable*, voilà l'un des leviers de la justice pour ceux qui s'arrêtent devant l'inconnu de la mort.

La jeunesse qui aurait reçu cette culture intellectuelle et morale et qui réaliserait cette communion en elle, serait mûre pour la société de l'avenir. On peut entrevoir maintenant la place que le socialisme occupe

(1) IZOULET. La Cité ouvrière.

dans cette œuvre de rénovation philosophique. Cette place est la plus importante, et l'Eglise clairvoyante ne s'y est jamais trompée. Pendant que l'Eglise poursuit l'idéal d'une société fortement hiérarchisée et dominée par le sacerdoce et sa puissance morale, qu'est-ce que le socialisme? Indiquons-en seulement le trait principal, nous l'approfondirons ailleurs. C'est la réformation graduelle de la société dans la direction constante de l'Egalité des conditions sociales, et sans limites assignables à priori à ses progrès. Sur quoi s'appuie-t-il nécessairement? Sur la science sociale. Et la science sociale elle-même? On l'a vu, sur le système complet des connaissances humaines, sur la synthèse du monde. Où puise-t-il toute sa puissance? Dans la science, d'une part, dans les progrès de la solidarité humaine, d'autre part. Qu'exprime-t-il, en dernière analyse? Les formes collectives de la Prévoyance terrestre, les plus vastes, les plus éclairées, allant des modes d'intervention de l'Etat, des institutions juridiques les plus conformes à l'Evolution normale, aux formes les plus complexes des associations spontanées, et succédant, dans les limites de la science, de la puissance humaine, à la Providence céleste. Savoir, pour prévoir, afin de pourvoir.

C'est ainsi que la langue mythique et symbolique des religions reçoit sa traduction humaine au XIX^e et au XX^e siècles. C'est ainsi que le socialisme est l'expression ultime de l'opposition à la Théologie elle-même (1). Telle

(1) Tout en s'abstenant — comme le fait la Société anonyme de Librairie — d'intervenir dans les questions politiques, on ne peut que se réjouir en voyant le représentant socialiste de Liège proclamer avec la haute autorité qui s'attache à ses opinions, que le socialisme est en opposition directe avec la théologie. Tout parti anti-clérical est d'ailleurs appelé par la force des choses, à s'élever contre les prétentions de la théologie : le cléricalisme, doctrine politique qui vise à la domination absolue du clergé sur la société civile, est la conséquence fatale, inéluctable de la théologie, doctrine religieuse qui fait du clergé une société parfaite, guidée par la Divinité, et infiniment supérieure à la

est sa grandeur, tels sont les gages qu'il donne à la paix du monde, tels sont aussi ses périls.

Arrivé au sommet de la vie, je salue les générations nouvelles qui sortiront victorieuses, en adoucissant ses rigueurs, de ce grand conflit, le plus imposant, le plus décisif de l'histoire, si elles savent rester fidèles à la science, à la solidarité, à la tolérance, à la justice.

société civile. Pour lutter efficacement contre le cléricisme, il faut combattre la théologie, non pas à coups de lois oppressives, mais par les armes de la liberté.

(Note de l'éditeur).

COMPAGNONS,

Faites de la propagande

pour

l'Édition Germinal

REVISED EDITION

BOOK

REVISED EDITION

REVISED EDITION

